



Cahiers  
de Recherches  
Médiévales

## Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

14 spécial | 2007

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance (II)

---

### Histoires universelles et variations sur deux figures du pouvoir

Alexandre et César dans l'Histoire ancienne jusqu'à César, Renart le Contrefait et le Livre de la Mutacion de Fortune de Christine de Pizan

Catherine Gaullier-Bougassas

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2556>

DOI : 10.4000/crm.2556

ISSN : 1955-2424

#### Éditeur

Honoré Champion

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2007

Pagination : 7-28

ISSN : 1272-9752

#### Référence électronique

Catherine Gaullier-Bougassas, « Histoires universelles et variations sur deux figures du pouvoir », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 14 spécial | 2007, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2556> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2556>

---

Tous droits réservés



**Histoires universelles et variations sur deux figures du pouvoir :  
Alexandre et César dans  
*l'Histoire ancienne jusqu'à César*, *Renart le Contrefait*  
et le *Livre de la Mutacion de Fortune* de Christine de Pizan**

Grâce à l'auteur de *l'Histoire ancienne jusqu'à César*, au tout début du XIII<sup>e</sup> siècle, le genre de l'histoire universelle fait son entrée dans l'espace littéraire en langue française et pour la première fois, en dépit de l'inachèvement de l'œuvre, les figures d'Alexandre le Grand et de César s'inscrivent dans un même et vaste continuum historique en prose, qui part de la création du monde et s'interrompt brutalement au cœur du récit de la guerre des Gaules. Parmi toutes les compilations ultérieures dans lesquelles on retrouve Alexandre et César, j'ai retenu deux ouvrages du XIV<sup>e</sup> siècle et du tout début du XV<sup>e</sup> siècle qui s'approprient le modèle de l'histoire universelle pour le renouveler selon des orientations très différentes : *Renart le Contrefait* d'un clerc troyen anonyme et le *Livre de la Mutacion de Fortune* de Christine de Pizan. En dépit des nombreux éléments qui pouvaient appeler des rapprochements entre Alexandre et César – l'orgueil, la soif de toute-puissance et les ambitions impérialistes, la légende des origines divines et de la naissance extraordinaire, la ruse et le cynisme, l'appel de l'Orient et le goût pour le savoir –, les trois auteurs n'établissent jamais de liens explicites entre eux. Seuls les deux derniers suggèrent une même interprétation d'ensemble de leur destin, qui ressortit à leur vision globale de l'Histoire mais ne suppose pas un parallèle précis dans le portrait. Il s'agira donc d'examiner à travers ces trois textes les évolutions du regard clérical sur les deux figures du pouvoir, la part respective qu'ils leur accordent dans leur encyclopédie du savoir historique, en relation avec leurs variations sur l'écriture de l'histoire universelle.

La très vaste somme de connaissances que réunit l'auteur de *l'Histoire ancienne*, sans doute entre 1208 et 1213, consacre une bonne trentaine de folios à Alexandre le Grand contre cinq ou six à César<sup>1</sup>. Le récit de la vie d'Alexandre, pré-

---

<sup>1</sup> Les folios sur Alexandre et sur César ne sont pas édités. J'ai travaillé à partir des manuscrits BNF fr. 20125, fol. 220-257 (sur Alexandre), fol. 369<sup>v</sup>-fol. 375<sup>v</sup> sur César ; BNF fr. 9682, fol. 323-327 (sur César) ; BNF 686, fol. 418<sup>v</sup>-424<sup>r</sup> (sur César). Sur les manuscrits de *l'Histoire ancienne*, se reporter à M.-R. Jung, *La légende de Troie en France au Moyen Âge, Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle-Tübingen, Francke, 1996, p. 331-352 ; D. Oltrogge, *Die Illustrationszyklen zur Histoire ancienne jusqu'à César* (1250-1400), Frankfurt, Peter Lang, 1989. Nous disposons sur la section « Genèse » de l'édition de M. Coker Joslin, *The Heard Word: a moralized history (the Genesis Section of the Histoire ancienne in a text from Saint-Jean d'Acre)*, University of Mississippi, 1986, et sur les sections « Assyrie, Thèbes, Le Minotaure, les Amazones, Hercule » de l'édition de M. de Visser-Van Terwisga, *L'Histoire ancienne jusqu'à César*, Paradigme, Orléans, 1999, 2 t..

cédé de rappels sur les origines de la Macédoine puis le règne de Philippe (BNF fr. 20125, fol. 222<sup>r</sup> – fol. 226<sup>v</sup>) se trouve inséré au sein de la section romaine. Cette dernière s'interrompt au milieu des guerres du IV<sup>e</sup> siècle qui opposent les Romains aux Samnites et aux Gaulois, pour laisser place à des développements sur les Perses puis les Macédoniens. L'initiative de ce qui peut d'abord apparaître comme une digression ne revient pas à l'auteur médiéval, mais à Orose. C'est l'ordre chronologique et le principe même de l'histoire universelle qui invitent l'historien latin à relater les événements qui se sont déroulés à peu près à la même époque, dans les différentes grandes puissances du monde<sup>2</sup>. Le compilateur du XIII<sup>e</sup> siècle revient à Rome après avoir longuement évoqué les successeurs d'Alexandre et son œuvre s'interrompt finalement peu après le début du récit de la guerre des Gaules de César. S'il travaille à l'invention en français d'une écriture plus savante et scientifique de l'histoire, Alexandre et César occupent une place très différente dans sa mémoire<sup>3</sup>.

Le choix d'une structure narrative biographique pour Alexandre permet au clerc de retracer dans toutes ses étapes le destin individuel d'un souverain et d'un héros d'exception<sup>4</sup>. Alors qu'il cherche sans nul doute à se démarquer des *Romans d'Alexandre* du XII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, l'autorité qu'il invoque est Orose, dont il est le premier à vulgariser en français l'*Histoire contre les païens*. Il adapte son portrait à charge de Philippe (BNF fr. 20125, fol. 222<sup>r</sup> – fol. 226<sup>v</sup>) en tyran sanguinaire, puis introduit une polémique explicite contre les auteurs, « li pluisor » dit-il, qui ont idéalisé Alexandre comme modèle de clémence, de largesse et de courtoisie (fol. 234<sup>r</sup>). Il déplore alors quelques uns des crimes commis par Alexandre, et notamment les meurtres de Parménion et de Callisthène (fol. 234<sup>r</sup>). Pour la première fois aussi, un texte en français rappelle comment le roi grec a exigé de ses hommes qu'ils l'adorent comme un dieu, suivant la coutume perse de la prosternation.

Mais loin de s'en tenir à la condamnation d'Orose, le clerc puise aussi très largement aux sources des romans français en vers, les dérivés latins du Pseudo-

<sup>2</sup> Orose, *Histoires contre les païens*, éd. trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1991, t. I, livres I-III sur Alexandre, t. II, livre VI sur César.

<sup>3</sup> Sur l'ensemble de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, voir P. Meyer, « Les premières compilations françaises d'histoire ancienne », *Romania*, 1885, p. 1-81 ; G. Raynaud de Lage, « L'*Histoire ancienne jusqu'à César* et les *Faits des Romains* », « Les romans antiques dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Les premiers romans français et autres études littéraires et linguistiques*, Genève, 1976, p. 5-13, 55-86 ; G. Spiegel, *Romancing the Past : the Rise of Vernacular Prose, Historiography in Thirteenth-Century France*, University of California Press, 1993 ; sur la section romaine, C. Croizy-Naquet, *Écrire l'histoire romaine au début du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1999.

<sup>4</sup> Sur la section « Alexandre » dans l'*Histoire ancienne*, on se reportera à D. J. A. Ross, « The history of Macedon in the *Histoire ancienne jusqu'à César* », *Classica et Mediaevalia*, 1963, t. XXIV, p. 181-231 ; C. Gaullier-Bougassas, « Le mythe d'Alexandre le Grand dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », à paraître en 2007 dans les actes du colloque *Vérité poétique, vérité politique : mythes, modèles et idéologies politiques au Moyen Âge*, Brest, 2005.

<sup>5</sup> Sur les *Romans d'Alexandre* d'Alexandre de Paris et de Thomas de Kent, nous renvoyons à notre étude *Les Romans d'Alexandre, aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, 1998.

Callisthène, l'*Epitomè* de Julius Valerius et l'*Epistola*, la *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*. Il s'émancipe du moule de l'histoire universelle et du jugement de l'historien latin lorsqu'il reprend –certes en abrégé– la fable de l'adultère d'Olympias avec Nectanabus (fol. 226 – fol. 227<sup>r</sup>), puis amplifie le récit des campagnes contre les Perses et les Indiens (fol. 228<sup>v</sup> – 249<sup>r</sup>). Orose ne retenait que les exactions du roi et passait sous silence la soif de savoir qui l'avait poussé à explorer l'Orient. Malgré les quelques rappels sur ses crimes, l'*Histoire ancienne* célèbre en revanche le plus souvent ses qualités guerrières, politiques et éthiques, ainsi que sa curiosité, qu'elle n'associe pas à une volonté de rivaliser avec les dieux.

Le développement de deux épisodes que l'auteur reprend à l'*Historia scolastica* de Pierre le Mangeur, la visite d'Alexandre à Jérusalem (fol. 232<sup>r</sup> – fol. 233<sup>v</sup>) et l'enfermement de Gog et Magog (fol. 239<sup>v</sup> – fol. 240<sup>r</sup>), confirme le changement de point de vue. Après avoir laissé croire à une conversion d'Alexandre au monothéisme, il remet en cause la légende en affirmant que le roi s'est contenté d'honorer le dieu des Juifs et qu'il est resté « sarrazins toz les jorz de sa vie », ce qui ne l'aurait pas empêché de bénéficier du miracle qu'il avait appelé de ses vœux contre les peuples Gog et Magog :

Quant ce oï li rois Alixandres, il tendi ses mains vers le ciel et si fist s'orison a Deu et si dist que se il avoit si grant poissance com li Juif disoient et voloit que ces gens n'ississent ja mais d'outre ces montaignes que il les enclosist si apertement trestous ensamble que il issir ne peüssent. Et tantost com Alixandres ot ce dit et proïé a Deu, les montaignes se traistrent ensamble et serrèrent sans aparance de nulle jointure.

Que Alixandres se merveilla mout dou miracle que Deus li mostra.

De ce s'esmerveilla mout li rois Alixandres quant il vit le miracle coment ce pooit estre por ce qu'il n'avoit onques mais la grant poissance de Deu veüe ne coneeüe por qu'il l'eüst entendue. Et por ce ne cret il mie en lui ne ne fist ses ovres, ains fu sarrasins toz les jorz de sa vie. Por Deu, segnor et dames, or esguardés en vos meïsmes que Deus feroit por nos qui crestien somes si nos ses ovres faisions et nos ses comandamens tenions quant il tant por Alixandre le roi fist, qui sarrasins estoit et sa loi ne tenoit mie, qu'il .II. montaignes si hautes et plus que celes de Mongiu ne sunt en fist serrer et venir ensamble. Certes sachés de fi et de verité que encor feroit il plus grans miracles por nos si nos si prodome et si loial estions com nos devrions estre, si com vos porriés entendre et oïr es vies des sains qui sa loi veraïement tindrent et a sa volenté faire adés de toz lor pooirs obeïrent. (BNF fr. 20125, fol. 240<sup>r</sup>)

Plutôt que de condamner son paganisme, il en tire argument pour célébrer la toute-puissance du dieu chrétien et sa sollicitude envers tous ceux qui, quelle que soit leur religion, le respectent et lui adressent d'humbles prières. Les deux épisodes sont assortis de longues moralisations en prose, annonçant celle qui, écrite en vers, suit le récit de la mort du roi (fol. 232<sup>v</sup> – fol. 233<sup>r</sup>, fol. 240<sup>v</sup>). L'histoire païenne d'Alexandre est exploitée comme source d'exemples et les chrétiens invités à servir Dieu en toute humilité, sur le modèle d'Alexandre. Le miracle de l'enfermement de Gog et Magog, réponse à la prière d'un roi païen, est là pour leur donner espoir. L'altérité religieuse du héros antique se voit donc soulignée pour finalement conforter le projet d'édification du clerc chrétien.

Ainsi, contrairement à ce que les références à Orose et les insistants sermons de l'auteur dans les autres sections de l'*Histoire ancienne* laissaient attendre<sup>6</sup>, la condamnation de l'orgueil démesuré et de la convoitise d'Alexandre n'apparaît-elle pas. En dépit de minces concessions à Orose, ce qui domine, c'est la fascination du clerc pour la grandeur héroïque d'Alexandre et pour sa découverte de l'Orient, fascination qu'il partage avec les auteurs des romans du XII<sup>e</sup> siècle, sans pratiquer cependant autant qu'eux l'anachronisme, sans assimiler le roi aux valeurs politiques et religieuses médiévales, car il se veut plus soucieux de la vérité historique.

Le récit sur César, inachevé, ne révèle pas la même admiration pour le chef romain. La narration, rapide et sobre, inspirée d'Orose et d'Eutrope<sup>7</sup>, montre aussi une tout autre conception de l'écriture de l'Histoire, avec la disparition à la fois de la structure biographique et des moralisations. Le clerc ne retient de sa vie qu'un moment précis, le début de la conquête des Gaules et les années 58 et 57 avant Jésus-Christ : les campagnes contre les Helvètes d'Orgétorix, contre les Germains d'Arioviste, puis contre les peuples de la Gaule Belgique. Quelles que soient les raisons de l'interruption de l'œuvre – la critique pense généralement que le succès des *Faits des Romains* l'aurait dissuadé de continuer<sup>8</sup> –, le texte conservé donne à penser qu'il n'avait pas l'intention de retracer le destin individuel d'un homme politique hors du commun ni les bouleversements profonds qu'il allait provoquer à Rome. Le silence reste en effet complet sur les débuts de la carrière de César et, juste avant l'évocation des Gaules, plutôt que tenter de reconstituer le climat délétère de la fin de la République, il préfère célébrer les conquêtes en Orient de Pompée : la grande figure de conquérant romain qui pourrait rappeler Alexandre, c'est alors Pompée.

Dans le récit des premières campagnes en Gaule, jamais il n'individualise ensuite César, préférant le plus souvent évoquer la collectivité romaine, « la gens ost des Romains », « la gent Julius Cesar », que son chef, auquel il ne prête aucun discours et très peu d'actions singulières, dont il ne dresse pas le moindre portrait. Voici par exemple le récit de la bataille contre les Helvètes :

Trestout cist pueple alerent tant qu'il vindrent sur le flum dou Rosne. La les encontra premerainement Julius Cesar o ses grans os des Romains qui mout avoient proeuce et vassalage. Adont n'i ot plus de demorance que Julius Cesar ne fist armer sa chevalerie et ordener a bataille por combatre a ces gens qui mains n'en estoient

<sup>6</sup> Sur l'utilisation du procédé des insertions moralisatrices en vers dans le reste de l'œuvre, R. Blumenfeld-Kosinski, « Moralization and History : Verse and Prose in the *Histoire ancienne jusqu'à César* (BNF fr. 20125) », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 97, 1981, p. 41-46 ; M. Szkilnik, « Écrire en vers, écrire en prose : le choix de Wauchier de Denain », *Romania*, CVI, 1986, p. 208-230 ; M. de Visser-Van Terwisga, « Récits mythiques et moralisations dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (Paris, BNF fr. 20125) », *Mélanges W. Spiewok*, Greiswald, Reineke-Verlag, 1994, p. 143-151.

<sup>7</sup> Orose, *op. cit.*, : Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, éd. trad. J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1999, livre VI.

<sup>8</sup> Sur les *Faits des Romains* (*Li Fet des Romains*, éd. L. F. Flutre, K. Sneyders de Vogel, Genève, Slatkine reprints, 1977), voir J. M. A. Beer, *A medieval Caesar*, Genève, Droz, 1976 ; G. Spiegel, *op. cit.*, C. Croizy-Naquet, *op. cit.*.

mie entalenté que li Romain estoient. Et tantost com il se porent assembler et d'une part et d'autre sans nulle pensee d'ariere traire, il s'envaïrent tant aigrement que estoit avis que la terre peüst et deüst sous lor piés confondre tant i avoit grant noise et espoentable crie. La le firent bien la gent Jule Cesar que tant tindrent pres lor enemis as armes esmolues et acerees qu'il les tornerent de bataille cel premerain jor et mistrent a desconfiture. Mais noiens fu de l'enchaucier a cele fois adonques, quar la nuis lor survint si prouchaine qu'il nes porent sivr. Ains repairerent a lor tentes et a lor herberges. De ceste victorie furent moult esleecé li Romain dedens lor corages et lor anemi rassemblerent lor gens au plus tost qu'il onques porent et si se rassemblerent as gens le concele Jule Cesar par dure destinee, quar il furent si desconfit qu'il les couvint venir a merci a Jule Cesar a cui il se rendirent par tel condition que cil qui eschapé s'estoient de la mort ne perdissent les membres ne les vies et si tenroient de lui lor terres et li rendroient treü se lui venoit a plaisir et si seroient tos jors a s'accordance et a s'aïe. Ensi les receüt Julius Cesar et si les renvoia en lor propres contrees trestos ceaus qui aler i vouldrent et porent et lor femes et lor enfans et totes leur maisnees. Mes des occis y remestrent .XLVII. dont li pluisor n'orent autre sepulture que l'aigue dou Rosne qui rade estoit et parfunde. (BNF fr. 20125, fol. 372<sup>v</sup>)

Les folios qui suivent ne montrent pas la moindre tentative d'amplification du récit par l'invention d'un duel entre César et Arioviste ou un chef de la Gaule Belgique. Les seuls et rares jugements sur César, très brefs, mentionnent sa valeur guerrière, « la grant proece del concele » (fol. 374<sup>v</sup>), « sa grant vigor » (fol. 375) . Lorsqu'une fois seulement l'auteur relate comment il partage entre ses hommes le butin prélevé sur ses ennemis, en l'occurrence les Germains, il ne s'engage dans aucune célébration de sa largesse :

Quant Julius Cesar ot toute cele gent vencue, il repaira as loges et as tentes o sa grande chevalerie qui grant mestier avoient de reposer por la grant bataille o il avoient soferte mainte dure paine et tantost come il furent revenu a lor herberges, Julius Cesar fist assembler les grans avoires et les grans richeces qu'il sor les Germains avoit en cele bataille conquises. Si les departi et dona a sa gent et a sa chevalerie por aus enrichir et por ce qu'il les grans paines et les grans dolors en avoient soustenues et eües dou conquerre as espees nues. (BNF fr. 20125, fol. 373<sup>v</sup>)

Autrement dit, la sécheresse et le rythme accéléré de la narration tendent à amoindrir son prestige, d'autant que l'auteur intervient aussi avec une grande parcimonie pour commenter les victoires collectives de l'armée romaine et qu'il renonce dans ces quelques folios à l'un de ses procédés d'écriture favoris, les moralisations en vers et en prose, comme si avec César l'histoire antique ne pouvait plus fonctionner comme source d'exemples.

Deux éléments démentent néanmoins la neutralité apparente : une longue digression sur Crassus (BNF fr. 20125, fol. 370 – fol. 371<sup>v</sup>), puis les commentaires géographiques et toponymiques sur la Gaule Belgique (BNF fr. 20125, fol. 373 – fol. 375<sup>v</sup>). En effet, à peine amorcé, le récit sur César est interrompu par une évocation de l'expédition orientale de Crassus contre les Parthes et de sa mort : le clerc intervient pour condamner ses ambitions impérialistes, qui le conduisent à dévaster le temple de Jérusalem, ainsi que pour stigmatiser sa cupidité, que les Parthes châtent

en lui versant de l'or fondu dans la gorge. Cette ultime et insistante résurgence du discours moralisateur sur la convoitise est d'autant plus surprenante qu'elle le retarde dans sa narration par ailleurs si pressée et le conduit à rompre avec l'ordre chronologique, puisque la défaite de Carrhes eut lieu en 53 après Jésus-Christ, soit quelques années après la guerre de César contre les Helvètes, comme la source, Orose, le mentionne<sup>9</sup>. Il serait alors tentant de l'interpréter comme un avertissement tendu aux conquérants et peut-être à César.

Si le clerc français ne peut réinventer l'Histoire et infliger à César une défaite en Gaule, il semble en effet chercher à minimiser ses victoires sur les Gaulois. Pour ses deux premières campagnes, comme il le signale nettement, César s'oppose d'ailleurs à d'autres conquérants, qui ont eux aussi pris la Gaule pour proie, les Helvètes et les Germains, sans que le texte mentionne les Gaulois et encore moins leurs divisions, qui avaient pu provoquer ces invasions.

L'amplification du récit sur la Gaule Belgique passe ensuite par une insistance sur les différents peuples gaulois, leurs noms, qu'il inscrit très volontiers pour transmettre leur souvenir, leur valeur guerrière et leur goût pour la liberté. Sans jamais les présenter individuellement, il évoque leur résistance collective héroïque et les épreuves qu'ils infligent à l'armée de César, en accord avec les données historiques pour la bataille de la Sambre (BNF fr. 20125, fol. 374<sup>v</sup>), ou en décalage lorsqu'il invente un siège de Reims par les Romains (BNF fr. 20125, fol. 373<sup>v</sup> – 374), comme s'il lui était impossible de rappeler la sujétion volontaire des Rèmes<sup>10</sup>. Son récit s'interrompt plus loin juste avant que les Atrébates, habitants de ce qui allait devenir l'Artois, ne choisissent de coopérer avec César, qui allait trouver en eux un allié efficace en la personne de Comnius. Cette difficulté à relater la soumission gauloise et encore plus à accepter le vainqueur romain pourrait alors contribuer à expliquer la brièveté du récit et son interruption, qui, en lui infligeant une mort symbolique, dépossède César de son annexion de la Gaule entière, de sa victoire sur Vercingétorix, puis de son accession au pouvoir absolu.

Ce n'est en effet sans doute pas un hasard si l'histoire universelle s'arrête précisément sur l'évocation de la Gaule Belgique et la mention des noms qu'elle a pris au Moyen Âge, la Flandre, l'Artois, le Vermandois. Les derniers folios, pour lesquels le clerc s'affranchit de l'autorité d'Orose et d'Eutrope, multiplient les commentaires sur ses villes, ses fleuves et ses rivières, Reims-Duricorne, Saint-Quentin, Arras, Vermand, Tongres, la Meuse, la Somme, la Seis :

Totes ces gens si com li pluisor content et dient s'assemblerent et aünerent en Artois sur la riviere qui la cort joust la cité d'Arras qui adonques n'estoit mie si grande com elle est ore ne si plenteive par les escluses qui or sunt tenues par pluisors lieux, dont poi i avoit adonques o nulles en celui tans par quoi la riviere est or auques

<sup>9</sup> Orose ne relate pas le châtement que les Parthes auraient infligé à Crassus. Cette légende a semble-t-il été inventée et diffusée deux siècles plus tard par Dion Cassius (*Histoire romaine*, livre XL, 27).

<sup>10</sup> Voir la version différente des *Faits des Romains*, éd. cit., ch. IV, p. 116-120. Sur les traductions médiévales en français de l'ouvrage de César, M. Schmidt-Chazan, « Les traductions de la *Guerre des Gaules* et le sentiment national au Moyen Âge », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1980, LXXXVII, p. 387-407.

creüe, et tels i a qui content et dient que ces gens s'assemblerent en Vermendois sor la riviere de Soume. Car aigue convenoit as gens et as bestes et as viandes cuire molt grant planté la ou tels gens s'assembloit et aünoit. Entretant passa Julius Cesar la riviere de Saine et si se traist vers Mueze auqueletes por miaus assaindre le regne et la contree et si assist Rains qui adonques estoit Duricorne nomée des pluisors qui i habitoient. Segnor et dames, sachés que la cités n'estoit mie adonques de si grant poissance com elle est ore ne de si grant renommee. (BNF fr. 20125, fol. 373<sup>v</sup>)

Seignor, bien sachiés que li pluissor content et dient que cele riviere sur quoi ces gens logiés fu nomée Seis et apelee por ce qu'il en orent assés et a lor cors et a lor bestes et de l'une et de l'autre partie ne defailli mie por sa petitesse a lor grant besoigne et li pluissor dient que si fist et que por ce que les gens qui premerement estoient logié en orent assés fu elle Asseis apelee et quant les romaines gens i furent avec logiés, si defailli ci que cil de l'ost n'en orent mie a refroidir els et lor cheval et lor bestes. Por ce la nomerent il Nonseis et de ce avient encores que elle est clamée Seis et Nonseis en nostre langage. (BNF fr. 686, fol. 423 – fol. 423<sup>v</sup>)

Signe de l'attachement de l'auteur à un espace régional, le sien et celui de son mécène, la mise en valeur des lieux semble finalement l'emporter et par ce biais le lecteur retrouve le dernier objectif qu'il se fixait dans son prologue, l'histoire de la Flandre<sup>11</sup>, dont la conquête romaine devient une étape qu'il cherche peut-être *in fine* à évaluer positivement, tout en lui déniait un rôle essentiel pour la constitution de l'identité du Nord de la France.

Le rappel de l'héroïsme de ses peuples s'accompagne en effet d'une timide tentative d'intégrer César à leur passé par le biais des constructions architecturales qu'il lui prête et aussi de la toponymie. Sa réflexion personnelle se manifeste ainsi à propos de l'origine du nom de Reims, lorsqu'il argumente pour prouver l'invraisemblance de la fondation de la ville par Rémus, rejetant ainsi la mémoire romaine liée aux origines mythiques de Rome, pourtant bien présente dans les esprits à son époque<sup>12</sup> :

Que Julius Cesar fist mout Rains enforcer.

Adont fist li conceles Julius Cesar un riche temple faire en semblance de tor en l'onor de Mart le deu de bataille et si chargea la cité a garder et la forterece a un vaillant prince. Remus estoit apelés, prous et hardis et de noble chevalerie. Cis Remus enforsa mout la cité de riches murs, fors et espes et si tint la forterece que Julius Cesar y avoit faite faire, qui encore est Porte Mart a presence nomée et apelee. De cestui Remus content li pluisor et dient que Duricorne Rains fu apelee, qui encore est Rains nomée. Et tels i a qui volent afermer et dire que Remus li freres Romulus la fonda premerainement et si li mist nom Rains quant Romulus ses freres fonda premerainement la cité de Rome. Mais je n'ai mie trouvé encore l'achoisson bien certaine par quoi Remus fust partis premerainement de Romulus por venir en Galle ne

<sup>11</sup> « Des quels gens Flandres fu puplee/ Vos iert l'estoire bien contee./Com se proverent, quel il furent./ Com il firent que fere durent. » (v. 243-46 ; éd. M. Coker Joslin, *op. cit.*).

<sup>12</sup> J. Le Goff, « Reims, ville du sacre », *Les lieux de mémoire*, dir. P. Nora, Paris, Quarto Gallimard, 1997, t. I, p. 649-733.



si n'ai mie oïe deviser la voie par o il venist o par mer o par terre, quant il et ses freres Romulus qui li ains nés estoit en force et en seignorie n'avoient mie trop gens por pupler la cité qu'il avoient comencee ne por tenir la terre d'Itale qui or est nomee Lombardie. De ceste chose me covient laisser a parler ore a presence por ce que je n'en ai mie la verité entendue autrement que je ne la vos ai despondue. Si dirai avant de Jule Cesar qui o ses grans os se parti de Rains et si erra tant par valees et par montaignes et par les forés grandes et obscures por aler vers Tongres qu'il se herberga sor la riviere de Aisne qui adonques encore n'estoit mie molt lee ne mout parfunde. Et la li fu dit et noncié que li Vermendissien et tuit li autre pueple, dont je vos ai parlé ariere s'aatissoient de venir après lui. Cil s'en batoit es grans destrois de la forés d'Ardane qui duroit trosques a Meruc et trosques a la cité de Tongres qui sor la mer estoit adonques assise. (BNF fr. 20125, fol. 374)

Selon lui le nom viendrait d'un autre Rémus, un prince romain auquel César aurait confié la ville, et de surcroît il ne l'aurait pas fondée mais seulement reconstruite, ce qui bien sûr amoindrit le rôle des Romains. Plusieurs autres fois il insiste sur les fortifications et les constructions romaines, ces marques de puissance qui sont transférées aux peuples conquis et dont des vestiges subsistent à son époque, comme s'il s'agissait alors de suggérer comment la romanisation a pu malgré tout concourir à l'essor des villes du Nord :

Donques conquist Julius Cesar grans avoires et grans proies et la cité d'Arram qui li fu tantost rendue. Car elle n'estoit mie encore adonques ne si fermee ne si grande ne si pueplee com elle est ore ne de si grant puissance. Et lors s'en repaire Julius Cesar vers la cité de Vermans por la yverner. Car les basses terres devers l'occean que nous ores apelomes Flandres erent adonques si moles et si aiguices et si desvoiables par les forés qu'il ne s'i faisoit bon embatre a nulle creature humaine. Segnor, Vermans estoit adonc noble cités et riche et del nom de la cité fu la contree environ Vermendois apelee et ne adonques n'estoit encore la vile de Saint Quintin estoree et premerainement devant ce que Sains Quintins y venist, li glorious martirs, fu Aoste nomee, si com vos i porrés avant s'il vos plaist oïr et entendre. A la cité de Vermans vint Julius Cesar o ses grans os por la forterece conquerre. Cil de la cité qui en la grant desconfiture avoient le plus de lor gens perdues ne li sofrerent mie gaires a lancier ne a traire. Ains li rendirent la cité par tel couvenance qu'il por le sauvagement de lor cors et de lor vies li rendroient chascun an grant treuage et si seroit la cités et cil qui habitoient tous jors tant come il vivoient a socors et a aïe. Ensi receut la cité Julius Cesar qui mout la fist enforcer de riches murs et de riches fortereces et embelir de riches temples a l'onor des dieus en qui il avoit sa fiance. Quar en l'une partie, joste le maistre chastel qui fondés estoit et fais de tres grant noblece fist Julius Cesar faire et establir le temple Jupiter le pere de tous les dieus en qui il croit. (BNF fr. 20125, fol. 375<sup>r</sup> – fol. 375<sup>v</sup>)

Il prend aussi toujours bien soin de signaler combien ce développement du Nord de la France s'est poursuivi bien après la conquête romaine, avec l'apparition de nouvelles cités et la christianisation.

Ainsi pour l'auteur de cette première histoire universelle semble-t-il impossible de célébrer le vainqueur des Gaulois comme modèle de conquérant à l'instar

d'Alexandre, de proposer sa vie comme source d'exemples et encore moins de l'imaginer en ancêtre lointain des seigneurs de la Flandre médiévale, alors que certains clercs le feront plus tard pour l'empereur macédonien, notamment Jacques de Guise dans les *Annales du Hainaut* : la légende d'une « conquête de l'ouest » par Alexandre sera ensuite reprise par l'auteur du *Perceforest*, ainsi que par Jean Wauquelin au XV<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. L'évocation de Reims montre aussi clairement un refus d'exalter les Romains comme héros fondateurs, tout au plus sont-ils intégrés à la mémoire de quelques lieux.

Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, l'auteur anonyme de *Renart le Contrefait* porte un tout autre regard sur Alexandre et César<sup>14</sup>. La longue histoire universelle qu'il rédige en vers puis en prose, il la délègue à Renart et l'intègre au récit de ses aventures : le savoir historique est exploité par un personnage de fiction, dans un univers de fiction, au profit d'intérêts très particuliers, comme instrument de pouvoir dans les rapports de force du goupil contre le roi Noble. À l'issue de son nouveau jugement à la cour de Noble, Renart tente d'échapper à sa condamnation à mort par un long discours érudit. Sa maîtrise de la connaissance savante donne un tel plaisir à Noble qu'il en oublie le procès et s'adresse à lui comme à un maître de vérité (v. 5951-5966). Renart subvertit alors le modèle de l'histoire universelle en développant la sienne comme une histoire des origines, puis de la montée en puissance de la *renardie*, qu'il fait remonter avant la création du monde, à la chute des Anges orgueilleux :

– Sire, mon corps fut nez n'a guerres,  
Et assez prez est mes repaires.  
Mais mon sens et mes ars est fais  
Long tamps avant qu'Adam fut fais  
Et avant que le monde fust,  
Ne que cha aval riens eüst. (v. 5983-5988)

Au moins de ce bien me créez  
Qu'avant que monde fut créez,  
Furent fais anges beaux et gens ;  
Bien poez sçavoir se je mens.

<sup>13</sup> C. Gaullier-Bougassas, « Alexandre et la conquête de l'Ouest dans les *Romans d'Alexandre* du XII<sup>e</sup> siècle, leurs mises en prose au XV<sup>e</sup> siècle et le *Perceforest* », *Romania*, 2000, t. 118, p. 83-104, 394-430.

<sup>14</sup> *Le Roman de Renart le Contrefait*, éd. G. Raynaud et H. Lemaître, Slatkine reprints, Genève, 1975. Voir G. Raynaud, « *Renart le Contrefait* et ses deux rédactions », *Romania*, 1908, t. 37, p. 245-283 ; J. Flinn, *Le Roman de Renart dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto, 1963, p. 364-441 ; P.-Y. Badel, *Le Roman de la Rose au XIV<sup>e</sup> siècle, étude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, 1980, p. 226-259 ; J. R. Scheidegger, *Le Roman de Renart ou le texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 338-359 ; M. Lecco, « Renart e la tigre : per uno studio della parodia nel *Renart le Contrefait* », *Formes de la critique, parodie et satire dans la France et l'Italie médiévales*, éd. J.-C. Mühlethaler, A. Corbellari et B. Wahlen, Paris, Champion, 2003, p. 187-211.

– Quelz anges ? –Ceux qui s’orguillyrent,  
 Qui tantost en enfer cheÿrent.  
 Dès lors, vaulx je science avoir  
 Et dès lors est fait mon sçavoir.  
 Ce fust avant que Adam fust  
 Ne que Nature faicte fust,  
 Ne que ciel, ne terre, ne mer ;  
 De ce me doy je moult amer. (v. 6009-6020)

Marquant un temps d’arrêt après un premier exposé qui s’achève sur Salomon, il indique les grandes directions possibles pour continuer son récit (v. 9193-9230) : les Hébreux, les Grecs et leurs philosophes, les Romains, avec essentiellement César et Catilina. Ces deux derniers sont alors introduits conjointement, César dans ses fonctions de grand « prestre » et Catilina au moment de l’échec de sa conjuration, et ils sont reliés à la fondation de la Lombardie, que Renart présente comme un repaire pour ses amis, ceux qui ne savent que voler les biens d’autrui :

Jules Cesar fut en ce temps  
 Qui de Romme fu prestre grans,  
 Et Katheline meïsmemant,  
 Qui fist puis le conjurement,  
 Et puis s’enfuÿ a Athye  
 Par la terre de Lombardye,  
 A Fielle jusques en Flourence  
 Qui fu Chief de Mars en plainsance.  
 Lors fu fondee et establye  
 Ce qu’on appelle Lombardye.  
 Mainte male coustume y ont  
 Et mains de mes amis y sont,  
 Qui scevent souvent les sentiers  
 De l’autrui prendre volentiers ;  
 Ne tiennent riens de bon chaté  
 Que ce qu’est tollu ou emblé. (v. 9205-9220)

Mais Noble choisit Alexandre et commande une biographie complète (v. 9231-9236). Renart prend alors la mesure de la fascination qu’exerce le Macédonien sur un souverain qui s’identifie peut-être à lui, puisqu’il lui consacre environ 10000 vers (v. 9240-19186). Puis, après un rapide exposé sur Babylone, la Grèce et Carthage, qu’il met sous l’autorité classique d’Orose (v. 19239) et dans lequel l’histoire troyenne se trouve marginalisée, il s’attaque à l’histoire de Rome : ses origines, qu’il retrace sur 400 vers environ (v. 19871-20310), la royauté (53 vers, v. 20311-20364), la république (35 vers, v. 20365-20400) et enfin la vie de César, à laquelle il accorde un peu plus de 1700 vers (v. 20440-22166). On constate donc un nouveau déséquilibre entre Alexandre et César, bien que Noble exprime finalement la même curiosité pour le Romain que pour le Macédonien :

– Par Dieu, Regnard, cy demourras.  
 D’Alixandre me compteras

Sa vye, son estat, sa mort ;  
 Se suis de l'oÿr a l'acord.  
 De toute sa nativité  
 Voel je sçavoir la verité. (v. 9231-9236)

– Regnard, foy que doy verité,  
 De Julius Cezar me compte,  
 Car de luy ay ouÿ maint compte.  
 Or me compte la verité  
 De toute sa nativité,  
 Desquelz il fu et de quel pris.  
 Par renommee moult le pris ;  
 Selonc que l'ay ouÿ prisier,  
 On le doit moult autorisier. (v. 20454-20462)

Tout en prétendant détenir la vérité, Renart l'a averti qu'il n'a jusqu'alors utilisé l'art du récit que comme instrument de ruse et qu'il est expert en mensonge et en « bourde » :

Sermon ne fay pas volentiers,  
 Car ce n'est mie mes mestiers,  
 Se n'est pour aucun dechevoir,  
 Affin que du sien puisse avoir.  
 S'a l'autrui avoir ne tendoye,  
 Jamais a sermon n'entendroye. (v. 9243-9248)

Au sujet d'Alexandre, sur lequel circulent des ouvrages très divergents aux dires de Noble, il revendique l'écriture du « premier des contrefaits » et son récit constitue en réalité une adaptation de l'*Historia de Preliis* (v. 9264-9290). Le roi antique, attiré dans l'univers trouble de la *renardie*, y est contrefait en roi renardien, adepte accompli de l'art diabolique de la *renardie*. Renart dénonce en effet quelques unes des fables glorifiantes qui avaient nourri sa légende. À celui qui avait prétendu descendre des dieux, il prend plaisir à inventer une ascendance paternelle démoniaque. La filiation avec Nectanabus n'est pas contestée, mais retournée en sa défaveur, car le magicien devient un suppôt du diable, expert en magie noire (v. 9311-10260). La croyance en la conversion d'Alexandre à Jérusalem subit aussi son travail de sape : l'adoption du monothéisme n'était qu'une ruse pour mieux affaiblir les Juifs et ensuite les exiler, et le roi défie ouvertement le dieu qu'il a feint de vénérer (v. 11319-11626).

Si le récit de ses conquêtes insiste ensuite constamment sur ses ambitions démesurées, c'est pour célébrer ses exploits surhumains, comme si Renart se servait de lui afin de démontrer tout ce que le pouvoir royal peut tirer de l'art de la *renardie*. La démonstration de l'efficacité politique redoutable d'une volonté de puissance et d'une cupidité qui égalent les siennes conforte d'ailleurs les réflexions explicites du clerc troyen dans son prologue, lorsque, tout en condamnant l'art de Renart, il exhorte les rois à le pratiquer pour réussir.

Renart conduit néanmoins son récit en jouant un jeu ambigu avec la confrontation des points de vue, sans qu'on puisse lui assigner une position fixe. S'il semble donc très souvent célébrer à travers Alexandre l'art auquel il a donné son nom, plusieurs fois il inscrit aussi le discours de condamnation d'un moraliste chrétien. C'est ainsi qu'il délègue longuement la parole aux sages Brahmanes qui reprochent violemment à Alexandre son orgueil et sa convoitise et l'accusent de régner avec le soutien du diable et d'adorer de faux dieux (v. 14463-14899). Plus loin, son propre récit suggère la vanité des ambitions du roi lorsqu'il modifie la signification de ses explorations céleste et sous-marine : Alexandre n'en retire plus que des désillusions et la conscience de sa faiblesse, tant et si bien que sa constante insatisfaction pourrait alors prouver la vanité de ses ambitions (16137-16388). Mais il est difficile de prendre au sérieux la transformation de Renart en moraliste chrétien, même si derrière lui s'avance la figure masquée du clerc troyen révolté.

Le jeu sur les points de vue s'explique peut-être d'abord par la volonté qui anime Renart de séduire Noble dans ses aspirations contradictoires : il cherche à gagner sa confiance en se donnant l'autorité d'un moraliste, ce qui laisserait croire qu'il s'est lui-même repenti de ses actes, mais, pour sans doute le flatter, il justifie et célèbre aussi l'arbitraire du pouvoir absolu et son mépris cynique de tout idéal éthique. Le plaisir de manipuler Noble n'exclut pas non plus, loin de là, le désir de tromper ses attentes et de le mettre en cause dans l'exercice de sa charge. Avec cette instrumentalisation et cette contrefaçon fictionnelle du savoir historique, les fondements même du genre de l'histoire universelle – la transmission de la vérité et des valeurs morales – sont donc subvertis. En outre, en dépit des ambiguïtés que génère la confrontation des points de vue, ce qui ressort nettement c'est la séduction qu'Alexandre continue à exercer, l'admiration qu'il suscite<sup>15</sup>.

Qu'en est-il pour César ? Renart adopte la même structure biographique, mais sans amplifier autant la narration ni développer à parts égales le récit des grands moments de son existence. Même s'il ne retrace pas en détail sa course aux honneurs et qu'il abrège sa source principale, les *Faits des Romains*, il s'attarde essentiellement sur les débuts de sa carrière jusqu'à la conjuration de Catilina, puis sur sa mort. Entre les deux s'insèrent une évocation très rapide et partielle de ses conquêtes et un double portrait. César est lui aussi présenté en adepte de la *renardie*, mais là, c'est la condamnation du moraliste qui semble l'emporter, loin de toute fascination.

La stratégie de conquête du pouvoir qu'il lui prête révèle ainsi d'emblée son orgueil, sa duplicité et son manque de scrupules. Il insiste en effet sur son utilisation

---

<sup>15</sup> Au sujet d'Alexandre dans *Renart le Contrefait*, nous avons développé des analyses plus précises dans « La vie d'Alexandre le Grand dans *Renart le Contrefait* et le *Livre de la Mutacion de Fortune* », *La figure du roi, I, Bien dire et bien apprendre*, 1999, t. 17, Presses universitaires de Lille 3, p. 119-130 ; « Nectanabus et la singularité d'Alexandre dans les *Romans d'Alexandre* français », *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, Paris, Université de Paris X, 1999, p. 303-319 ; « Alexandre et les Brahmanes dans les *Romans d'Alexandre* français, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », *Le Moyen Âge*, 2000, t. CVI, p. 467-493 ; « Alexandre héros païen ou héros pré-chrétien ? Deux stratégies opposées de réécriture à la fin du Moyen Âge », *Le Moyen Français*, 51-53, Ceres, 2002-2003, p. 305-326.

de trois données majeures au service de ses intérêts personnels : le pouvoir religieux, les honneurs d'une première victoire militaire et l'argent.

Une importance extrême est accordée à sa charge de flamme de Jupiter (v. 20508-20522) puis à celle de grand pontife, qu'il obtient en corrompant les électeurs et qu'il détourne cyniquement à son profit (v. 20797-20856) : « Et trestout en sa main tenoit/Toute la temporalité/Et l'espiritualité » (v. 20852-20854). Cette formule, qui sera répétée (v. 20883-20884, 21445-21446), souligne combien la maîtrise sur le sacré lui a ouvert la voie vers les honneurs suprêmes, tout en lui donnant le sentiment de s'élever au-dessus des lois romaines et des limites de la condition humaine. Aussi participe-t-il à la conjuration de Catilina alors même qu'il est grand pontife. Aussi, bien plus tard, méprise-t-il la déesse qui vient l'avertir de sa mort, comme s'il se sentait plus puissant que les dieux (v. 22011-22027). S'il n'atteint pas l'immortalité, il réussit tout de même à imposer son appartenance rêvée au cercle des dieux, puisque l'auteur rapporte comment les Romains l'ont divinisé après sa mort (v. 22143-22156). Dans le même temps, l'auteur ne se fait pas l'écho de la légende de sa filiation divine : tout en rapportant brièvement qu'il prétend descendre de Julius, d'Énée et des Troyens (v. 20463-20478), il ne remonte jamais jusqu'à Vénus dans l'arbre généalogique qu'il lui prête. Quant à César, il n'évoque lui-même son ascendance troyenne qu'après son échec pour obtenir le commandement d'une expédition en Égypte (v. 20751-20760), et aux yeux de l'auteur de *Renart le Contrefait*, qui n'accorde qu'un intérêt limité à la civilisation troyenne dans son histoire universelle, elle ne l'auréole d'aucun prestige particulier. L'essentiel est donc à ses yeux le détournement sacrilège par César de la fonction de pontife au service d'intérêts politiques personnels.

Renart exagère ensuite la portée de ses premiers faits d'armes en Asie contre Mitylène, d'autant qu'il ne rappelle pas les exploits de Pompée (v. 20625-20706). Selon sa version, César cherche d'emblée à s'imposer comme conquérant, il impose à nouveau l'autorité romaine en Asie et prétend vouloir rétablir l'ordre moral et l'ancienne grandeur de Rome (v. 20761-20798). Il ne cesse pourtant de recourir à la corruption par l'argent – pour se protéger des agents de Sylla, pour gagner son élection à la charge de grand pontife, pour obtenir les faveurs de la reine d'Égypte – et à l'exploitation d'êtres corrompus, dont le plus bel exemple est Catilina, violemment condamné comme le vice incarné sur plus de 500 vers (v. 20881-21442).

Non content de préciser que César s'allie en secret à lui pour se venger de son échec auprès des sénateurs, Renart établit des éléments précis de continuité entre l'une des harangues de Catilina à ses complices (v. 21079-21184) et le monologue de dépit que César prononce après l'échec de son projet égyptien (v. 20743-20798) : même affirmation de droits au nom de supposés ancêtres, fondateurs de Rome, même déploration indignée de la décadence de son époque. Les auditeurs sont donc invités à penser que Catilina exprime publiquement ce que César se contente de penser, qu'il souhaite provoquer une crise politique dont rêve César. La promesse qu'adresse Catilina à ses hommes de devenir chacun « un petit roy » (v. 20936) constitue alors une version dégradée, grotesque, des ambitions personnelles de César : devenir un grand roi.

En effet, dès le début de son récit, Renart évoque les menaces que César fait peser sur la république romaine et annonce le passage à l'empire, qui pour lui n'est qu'un autre nom de la royauté. Sans rendre compte précisément de la situation poli-

tique à Rome à partir de la guerre entre Marius et Sylla, il met l'accent sur le tour de force qu'accomplit César en contraignant les Romains à accepter son pouvoir absolu, alors même qu'ils avaient juré de ne plus jamais prendre de roi après le départ de Tarquin :

Vault que trestous de lui tenissent  
 Et que tous a lui obeÿssent.  
 Roy appeller ne se pooit  
 Pour l'ordonnance qui estoit  
 Faite de ses anchiens peres ;  
 Pour ce s'apella empereres,  
 Et pour ce fu le premerains  
 Qui fu empeureur des Rommains. (v. 21455-21462)

Sylla le premier – il ne correspond pas au tyran de la réalité historique mais apparaît comme un sage qui s'oppose à César lorsque ce dernier transgresse les lois du mariage- avertit les Romains du danger qu'il représente :

De toute Romme yert enemys  
 Et sera tout persecuteur  
 Et de tous maulx administrateur ;  
 Romme en partie decevra  
 Et trestous maulx y esmouvra ;  
 Il garde tribulacion  
 Et murmure et rebellion.  
 Grant chose yert encor par lui fait ; (v. 20608-20615)

Dès le projet de campagne en Égypte, ce que César souhaite obtenir, c'est clairement le trône (v. 20732-20738). Avec Catilina reviennent les meurtres et les viols qui avaient marqué la fin de la royauté et qui préparent l'accès de César au titre d'empereur. L'auteur pratique alors l'art du raccourci, puisqu'il annonce sans transition ses conquêtes en Gaule et en Angleterre et son accession au pouvoir absolu (v. 21443-21454).

Les deux portraits divergents de César qui suivent rappellent la multiplication des points de vue sur Alexandre. Mais ici les regards ne sont plus croisés pour confronter plusieurs interprétations et susciter ambiguïtés et interrogations. Loin du plaisir du jeu qui semble trahir le récit sur le roi macédonien, Renart porte désormais un jugement clair, à l'affirmation duquel le dédoublement du portrait contribue efficacement.

Un premier portrait officiel de l'empereur en majesté, comme statufié dans sa grandeur, donne l'impression de figer une liste de traits conventionnels, d'anecdotes convenues : beauté physique, courage et vaillance, dressage d'un cheval merveilleux et terrifiant, une licorne, qui est interprété comme signe d'élection au pouvoir absolu et universel, sans qu'aucun rapprochement explicite ne soit d'ailleurs établi avec Alexandre et Bucéphale, respect et protection des soldats, charisme, exigence éthique d'une justice rendue au nom des dieux et d'un ordre moral imposé en vertu de sa charge de prêtre (v. 21463-21622). Or, non seulement cette image élogieuse s'inscrit

très souvent en contradiction flagrante avec le récit qui précède, mais elle est aussitôt inversée dans un second portrait.

Démasquer le tyran corrompu, révéler sa cruauté, sa luxure –les adultères, les viols-, sa cupidité et son cynisme, telles sont donc les ambitions de Renart dans le contre-portrait, le renversement du portrait officiel qui ne serait qu'œuvre de propagande (v. 21701-21852). Il résume alors sa vie à une succession de pillages à grande échelle et de transgressions de toutes les lois. Le stratège militaire ne conquiert des terres que pour spolier et amasser un trésor personnel, le chef d'état trompe les Romains et ruine Rome en volant l'or du Capitole, le grand pontife brise le temple des dieux pour s'approprier ses trésors :

Moult grant paÿs il destruisi  
 Plus pour le gaaing qui en issi  
 Que n'estoit pour la forfaiture ;  
 En telz œuvres mettoit sa cure.  
 Pour gaaing prendre destruisoit  
 Le paÿs et amenuisoit.  
 Le gaaing menoit en Italye  
 Et en toute la Lombardye.  
 Moult assembloit ores deniers,  
 Et tout metoit en ses greniers.  
 Il print, ce raconte l'istore,  
 Moult grans deniers ou Capitoire  
 Jusques a trois mille besans,  
 Et y remist autant pesans  
 De coyvre qu'aporter y fist ;  
 Ou lieu de l'or, le coyvre y mist.  
 Tout vendoit aulx aultres seigneurs,  
 Villes, cités, chasteaulx, honneurs ;  
 Et mainte parole en fu ditte  
 De Tholomé, le roi d'Egipte,  
 Dont il fu et grief et dollans ;  
 De lui ot .X<sup>m</sup>. besans ;  
 Ou nom de Pompee les print,  
 Et tout en son tresor les tint.  
 Le temple des dieux il brisoit,  
 Ce que tout homme desprisoit,  
 Et en ostoit or et argent,  
 Voyant tout le peuple et la gent. (v. 21791-21818)

Avec ce procédé du dit et du contre-dit, Renart jette donc à terre une figure du pouvoir qui après sa mort était vite devenu une idôle, puisque les Romains, dans les contradictions qu'il leur prête, le révèrent comme un dieu après avoir voulu l'empêcher de devenir roi.

La liste des exactions se clôt en outre sur l'évocation de sa *clergie*, de son travail d'écrivain et, précisément, de la rédaction du *Commentaire de la Guerre des*



*Gaules*, qu'il condamne, comme s'il connaissait cet ouvrage et la propagande que César y avait orchestrée en sa faveur :

Sur tous bien parloit et dittoit ;  
 En ce forment se delittoit  
 A faire livres et histores  
 Et en anciennes memores.  
 Au retourner qu'il fist de France,  
 Fist il ung livre sans doubtance ;  
 Lequel voiage fist clamer,  
 Lire le fist et renommer.  
 Encor de lui deux livres fist  
 Quant il au siege des mons sist.  
 Tout son temps vault estudier,  
 A clergie multiplier  
 En faire livres et dittiés,  
 Et des dames les amistiés. (v. 21819-21832)

Or, le début du retournement du portrait coïncide très exactement avec le rappel de ses conquêtes, auxquelles il ne consacre qu'une dizaine de vers, comme s'il cherchait à occulter leur souvenir (v. 21447-21454, 21623-21625). Les deux listes des contrées annexées tiennent chacune en deux et trois vers :

France, Normendie, Engleterre,  
 Ala Julis partout conquerre. (v. 21447-21448)  
 Sezille, Judee et Athaines  
 Mist il soubz lui a moult de paines,  
 Especialment Engleterre ; (v. 21623-21625)

Le nom de la France, inclus dans la première, disparaît de la seconde, mais ressurgit juste après, dans un long commentaire personnel de Renart. Ce dernier, introduit arbitrairement, est en effet consacré à un éloge enflammé de la France chrétienne du temps de l'auteur, la terre désirée de tous, élue par Dieu :

Mais puis est Romme devalee,  
 Et France est a honneur montee  
 De grande generacion  
 Et de tresgrande mencion,  
 Et de noblesse et de clergie  
 Et de toute chevalerie ;  
 De tout bien et de tout honnour  
 France emporte ores le greignour,  
 Si comme Romme soloit faire.  
 Dés lors est bien changié l'affaire ;  
 Rayson y a evidanment  
 Pour quoy, et la cause comment  
 Lombardye, Romme avallee,

Et France est ore en hault montee,  
 Et de renommee et d'honneur,  
 De sens, de force et de valleur,  
 Et que on voit que tous paÿs  
 Sont en France a venir baÿs.  
 Tout le monde est desirans  
 De estre en France demourans ;  
 Il y a de bonnes raysons,  
 Et la cause vous en dirons. (v. 21627-21648)

L'exaltation des sommets de grandeur qu'elle aurait atteints se poursuit sur une cinquantaine de vers et, avec l'invention d'une décadence profonde de Rome, elle trahit clairement un désir de revanche à l'encontre du vainqueur de la Gaule.

Tout laisse alors croire que désormais la voix de Renart et celle du clerc troyen se confondent. La fiction des aventures de Renart passe d'ailleurs à l'arrière-plan et le goupil semble perdre son épaisseur de personnage pour devenir le porte-parole de l'auteur et tenir un discours univoque de moraliste. Si les deux figures du pouvoir antique, Alexandre et César, sont transformées en souverains renardiens, le portrait de César ne possède donc pas la complexité ni l'ambivalence de celui d'Alexandre et César ne jouit pas du pouvoir de séduction que garde le souverain macédonien. Toute complaisance à l'égard de la *renardie* a disparu et le souvenir de la guerre des Gaules semble là aussi déterminant pour comprendre le rejet de César : les traits positifs et négatifs que l'auteur des *Faits des Romains* entremêlaient pour peindre le portrait contrasté d'un être ambigu sont clairement séparés et la technique du dit et du contre-dit renforce la violence de la condamnation.

Au tout début du XV<sup>e</sup> siècle (1400-1403), Christine de Pizan retrouve Alexandre et César lorsqu'elle s'approprie le modèle d'écriture des histoires universelles dans le dit allégorique sur Fortune qu'est le *Livre de la Mutacion de Fortune*<sup>16</sup>. Son histoire universelle se présente comme la traduction en mots des images dont Fortune a décoré la salle de son château (v. 7053-7112). En rendant compte des scènes peintes, Christine prétend, telle une humble servante, se contenter de rendre compte du jugement de la puissance supérieure sur les souverains du passé. L'abondance de la matière rendrait néanmoins nécessaire un travail de sélection sur lequel elle insiste : l'écrit ne serait donc pas le reflet fidèle des peintures, il suppose condensation et réorganisation du savoir historique.

Comme dans *Renart le Contrefait*, les connaissances savantes sont utilisées pour nourrir et étayer une démonstration, pour conforter une vision du devenir historique. Néanmoins, loin des ambiguïtés de l'auteur troyen et de ses liens avec Renart, Christine énonce clairement son idée maîtresse : Fortune est le moteur de l'Histoire, tous les rois n'ont jamais été que ses serviteurs, ils lui doivent tout, aussi bien leur pouvoir que leur chute (v. 6676-6796)<sup>17</sup>. S'inspirant largement de l'*Histoire an-*

<sup>16</sup> Éd S. Solente, Paris, 1966, 4 t. (t. 4, v. 21961-22040 sur César ; v. 22091-23276 sur Alexandre).

<sup>17</sup> Sur la représentation de Fortune au Moyen Âge, voir les études réunies par J. Foehr-Janssens et E. Métry, *La Fortune, thèmes, représentations, discours*, Genève, Droz, 2003.

*cienne jusqu'à César*, elle semble d'abord respecter son ordre chronologique d'ensemble, mais pour rendre compte des vies d'Alexandre et de César, elle bouleverse l'organisation du récit et exploite d'autres sources. Ce recours à des textes différents était contraint pour César, puisqu'elle voulait retracer toute sa destinée, mais non pour Alexandre, à moins de supposer qu'elle n'ait connu que la deuxième version de l'*Histoire ancienne* : quoi qu'il en soit, sa préférence va à l'*Historia de Preliis*, tout entière vouée à la glorification du Macédonien. De plus, l'histoire d'Alexandre n'est plus insérée au cœur de la section romaine comme dans l'*Histoire ancienne*. À la faveur d'une entorse à l'ordre chronologique, elle choisit de terminer sur Alexandre ses rappels de l'Antiquité, comme s'il était le point fort de sa démonstration, et elle lui consacre environ 1200 vers (v. 22091-23276). Juste auparavant, avec pour seule transition une trentaine de vers sur la succession des empires selon Orose, la section romaine s'est achevée avec un très rapide résumé de la vie de César : 79 vers seulement (v. 21961-22040), suivis de 20 vers de conclusion sur les Romains. Comme interpréter ici ce nouveau déséquilibre entre César et Alexandre ?

Dans le *Livre de la Mutacion*, César se trouve encadré par des deux figures illustres de conquérant qui semblent l'écraser : Pompée, dont elle a longuement relaté les campagnes triomphantes en Orient, et Alexandre. Pompée vient d'être célébré comme le véritable fondateur de l'empire de Rome. Christine de Pizan évoque alors la rivalité entre les deux hommes, puis ses conséquences, les conquêtes de César en Gaule, en Grande-Bretagne et en Germanie, comme si César cherchait à réaliser en Occident l'équivalent de ce que Pompée avait accompli en Orient. Mais ses actions n'ont droit qu'à un très sec résumé (v. 21970-21991), sans commentaire sinon qu'il a « moult fait noble conqueste » (v. 21991). Rien à voir donc avec les éloges qu'elle adresse à Pompée, conquérant de tout l'Orient jusqu'à l'Inde, l'Arabie, l'Assyrie, la Judée (v. 21907-21960). Les données historiques sont ensuite simplifiées et recomposées pour établir un contraste frappant entre les retours à Rome des deux chefs d'armée après les victoires. Pompée, qui se contente du titre de consul, connaît la joie des triomphes :

Puis a Romme s'en est tourné,  
 Mais onques n'estoit retourné  
 Consule a Romme a tel honneur ;  
 Pluseurs roys et maint grant signeur  
 Prisonnier a Romme enameine,  
 La, luy fu fait honneur haultaine,  
 Et grant joye y ont demené,  
 Car aucques furent terminé  
 Les travaux des Rommains ou temps ;  
 Plus ne furent nulluy doubtans ;  
 Moult se portent bien leur besongnes ;  
 Grant part du monde, quelque alongnes  
 Y ait eu, il ont ja conquis,  
 Par force d'armes, et acquis. (v. 21947-21960)

César trouve en revanche les portes de la cité closes, car, dit-elle, « entrer y cuide o ses cohortes ». Après que les Romains lui ont demandé d'éloigner son armée,

de colère, « par maltalent », il assiège et prend la ville comme si elle était une cité étrangère, s'empare de son trésor pour le distribuer à ses soldats, puis se fait couronner empereur :

Quant ce ot fait, adont, s'appreste  
De retourner arriere a Romme ;  
Bien luy semble, qui si grant somme  
De biens a fais, que grant honeur  
Luy doivent et grant et meneur ;  
Mais tout aultrement l'esprouva !  
Quant devant Romme se trouva,  
Entrer y cuide, o ses cohortes,  
Mais on luy a closes les portes,  
Et luy dist on « que son grant ost  
En envoyast, ou tart, ne tost  
N'y entreroit ». Lors fu dolent,  
Et, tout espris de maltalent  
A assailly Romme de fait,  
Et si l'a prise tant a fait ;  
Au tresor de la cité va,  
Le rompy, et quan qu'il trouva  
A ses chevaliers departi ;  
A brief parler, en tel parti  
En ouvra que, de fait, se fist  
Couronner ; en trosne s'assist  
Et du regne de Romme a fait  
Empire ; empereur fu, de fait,  
Que par force, que par amour. (v. 21992-22015)

Christine n'intervient pas pour commenter l'injustice que ressent César devant le refus des Romains de l'honorer ni pour dénoncer les provocantes transgressions des lois romaines que constituent l'avancée de son armée, l'usurpation du pouvoir et la fin de la République. Son apparente neutralité se poursuit avec de très brefs rappels de la guerre entre César et Pompée, de leur affrontement en Grèce, puis de la mort de Pompée (v. 21016-22034). Suit aussitôt la mention de l'assassinat de César, fomenté par « le mal accort des parens Pompee », si bien que toute la fin de son règne, sa campagne d'Égypte et ses triomphes sont occultés (v. 22035-22040).

D'autre part, il est frappant qu'elle n'organise pas son récit afin d'expliquer le destin de César par les agissements de Fortune. Elle n'exploite donc pas sa vie comme exemple pour imposer une nouvelle et frappante image des « mutacions » de Fortune, pour dénoncer l'injustice de la chute d'un de ses anciens élus. L'histoire de César la conduit à sortir de cette ligne d'interprétation, qu'elle réintroduit timidement un peu plus loin pour commenter la disparition de l'empire romain (v. 22052-22056). Pourquoi ? On pourrait penser qu'il s'agit d'épargner César, en le libérant du pouvoir de cette puissance maléfique qui rabaisse les puissants. D'autant que,

comme Bernard Ribémont l'a bien montré<sup>18</sup>, Christine dresse un portrait positif de César dans ses autres œuvres, et même loue son humilité plus haut dans le *Livre de la Mutacion*. Mais il reste qu'ici elle ne rappelle aucun des traits exemplaires qu'elle lui prête ailleurs, la filiation troyenne et divine, l'intelligence du stratège, sa sagesse, son savoir, qu'elle ne met en avant aucune qualité personnelle. Si elle voulait le magnifier, elle s'y prendrait somme toute bien mal avec ce récit aussi sommaire qui ne lui confère aucune grandeur héroïque et qui montre comment son appétit de conquête se retourne violemment contre sa propre ville et les Romains, puis contre lui-même, sans que jamais son adversaire, Pompée, ne soit mis en cause. Elle donne donc à penser que sa mort n'est pas un retournement brutal, inexplicable et arbitraire qu'il faudrait attribuer à Fortune, mais qu'il meurt victime de l'engrenage de la violence qu'il a lui-même enclenché par son « mautalent », de la guerre civile qu'il a suscitée en transgressant les lois. Bien qu'elle ne le condamne jamais explicitement, peut-être faut-il ainsi lire en creux une mise en cause de son exemplarité dans cette narration sèche et lacunaire, qui ne trahit aucune admiration mais ne retient du personnage que sa violence et son appétit de puissance.

Le regard qu'elle porte sur Alexandre est tout autre puisqu'à ses yeux son ascension irrésistible et sa mort brutale le jour même de son couronnement comme empereur universel font de lui la victime la plus éclatante du pouvoir aveugle de Fortune, de l'injustice de ses « mutacions ». Christine honore ainsi le Macédonien en lui consacrant un récit quinze fois plus long que celui sur César, ne retenant de sa source, l'*Historia de Preliis*, que ce qui sert sa démonstration. Ce sont avant tout ses victoires militaires qui sont l'objet de la célébration, car en choisissant d'imposer à sa vie un sens univoque, elle réduit la complexité de son portrait : elle passe notamment sous silence son goût pour le savoir et son désir d'exploration. Ses interventions se renforcent au fur et à mesure qu'elle s'approche du récit de sa mort, la séquence la plus essentielle pour sa thèse. À ses yeux, l'empoisonnement du roi est un « tour » de Fortune, jalouse de la puissance qu'elle lui a concédée et qu'elle prend plaisir à renverser :

Or escoutez comment Fortune,  
 Qui ja avoit pris a rancune  
 Le prince, qu'ot tant eslevé  
 Or sera par elle grevé. (v. 23147-23150)  
 Ainssy fina roy Alexandre,  
 Que Fortune fist si hault tendre  
 Que tout le monde avoit soubz soy,  
 Mais moult tost, si com apperçoy,  
 Le ruä jus, quant il luy plot,  
 Et tout despeça son complot. (v. 23239-23244)

---

<sup>18</sup> « La figure de Jules César chez Christine de Pizan », *La figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance*, *Cahiers de Recherches médiévales*, 2006, n° 13 spécial, p. 127-147.

Impossible donc d'interpréter sa brutale disparition comme une condamnation pour des fautes personnelles<sup>19</sup>. L'exemplarité qu'elle prête à Alexandre est parfaite : pour que l'arbitraire de Fortune ressorte avec éclat, il est d'ailleurs indispensable que la mort d'Alexandre soit une profonde injustice. Il reste néanmoins que la survalorisation du rôle de Fortune conduit de fait à un rabaissement implicite des qualités héroïques d'Alexandre, qui devient le faire-valoir de la puissance à laquelle il devrait tout. Le prestige du roi en ressort sans doute amoindri, même si Christine ne l'explicite pas et même si tel n'était sans doute pas son objectif.

Ce qui réunit ces trois œuvres si différentes dans leurs variations sur Alexandre et César, c'est ainsi que les auteurs ne dessinent jamais le moindre parallèle explicite entre les deux figures antiques du pouvoir. Ils ignorent ainsi la scène célèbre où César découvre la statue d'Alexandre en Espagne pendant sa questure, alors que l'auteur des *Faits des Romains*, lui, la reprend à Suétone :

Après l'envoia li senaz et li pueples de Rome en la derrienne Espagne por fere droiture et por adrecier et ordener les affaires de la contree ; tant qu'il vint a Gades, une cité d'Esclavons, et entra en un temple. Hercules, uns diex de paiens, i estoit aorez. Iluec trova Juilles Cesar un ymage del roi Alissandre et l'esgarda et gemi et se tint por perecex. « Ha ! fist il a soi meïsmes, con sui mauves, qui n'ai anquore rien fet dont ge doie lox avoir ! et cil dont je voi ci l'ymage ot conquis pres que tot le monde quant il fu de mon aage. » Lors li crut ses hardemenz, et se pensa que il emprendroit greignors choses que il n'avoit fet ançois et voudroit monter en greignor pris.<sup>20</sup>

Ils occultent la campagne d'Égypte de César, qui aurait pu facilement éveiller le souvenir d'Alexandre<sup>21</sup>. Tout sépare le Macédonien du Romain dans l'*Histoire ancienne* : autant le premier est accepté et admiré, malgré la dénonciation de certains de ses excès, autant le second est rejeté. *Renart le Contrefait* et le *Livre de la Mutation de Fortune* suggèrent en revanche chacun une même interprétation d'ensemble sur leur destin, mais c'est ensuite pour la nuancer ou l'infirmier. Alexandre illustre parfaitement le projet didactique de Christine, alors que César semble lui échapper. Tandis qu'Alexandre exerce un ambigu pouvoir de fascination et nourrit les rêves au-delà de toute interprétation univoque dans *Renart le Contrefait*, César y subit une condamnation sans appel. Jamais Alexandre et César ne fonctionnent donc comme

<sup>19</sup> L'hypothèse d'une condamnation par les dieux de son orgueil démesuré et sacrilège et aussi celle d'une faute politique envers ses grands lieutenants apparaissent dans le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris (voir notre ouvrage *Les Romains d'Alexandre...*, *op. cit.*, p. 493-515).

<sup>20</sup> *Op. cit.*, ch. V, p. 15-16, et . C. Croizy-Naquet « Alexander and Caesar in the *Faits des Romains* », *The Medieval French Alexander*, State University of New York Press, 2002, p. 161-174.

<sup>21</sup> Dans *Renart le Contrefait*, la reine d'Égypte – le nom de Cléopâtre n'apparaît pas – est simplement mentionnée dans la liste des conquêtes féminines de César : « Julius en Egïpte alla/Pour la femme du roy vëoir, Tant lui pot elle au cœur sëoir ! » (v. 21764-21766), puis l'auteur rapporte brièvement que César, par son argent et ses dons, la séduit et engendre en elle un fils (v. 21767-21774).

des doubles l'un de l'autre et le déséquilibre en la défaveur de César se maintient, comme si, dans ces variations sur le genre de l'écriture universelle, il restait toujours plus difficile à assimiler.

Catherine Gaullier-Bougassas  
Université Charles-de Gaulle-Lille III